

LES PILIERS DE L'HUMANITÉ

Avril d'Asq

Les piliers de l'Humanité

Roman

Éditions Persée

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur et toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant existé serait pure coïncidence.

Consultez notre site internet



© Éditions Persée, 2016

Pour tout contact:
Éditions Persée – 38 Parc du Golf – 13856 Aix-en-Provence
www.editions-persee.fr

Ce livre retrace l'histoire d'un monde très ancien que l'homme connut. Avant d'expérimenter la puissance et l'ampleur de leur sagesse, les êtres qui y vivaient et qui pourtant étaient cités en exemple partout dans l'univers avaient subi une des périodes les plus dures de leur existence. Cette communauté se trouva presque au bord de la décadence. Il s'agissait d'un peuple d'une incomparable beauté. D'une grande diversité dans leur apparence physique, ils étaient paradoxalement en symbiose totale dans leur unicité comportementale. Ceux qui en avaient entendu parler disaient d'eux qu'ils avaient été parés pour composer la civilisation choisie pour porter les sept pierres de la création. Ils occupaient depuis très longtemps un astre bleu posé en plein milieu de l'univers et situé à quelques distances de la constellation d'Andromède. S'y transporter était chose aisée alors. Ils étaient accueillants et savaient rendre les honneurs à qui venait les visiter. Les sages et les chamanes, guides de leur spiritualité, assuraient que leur puissance et leur intelligence émanaient de quatre Caryatides et un Atlante célestes dont la résultante des forces formait le Télamon suprême. Le distillat qui s'y véhiculait était composé de l'unification des flux de pure conscience que seule cette race était pourvue.

Merveilleux élus, dotés de pouvoirs gigantesques qu'eux-mêmes ne cernaient pas totalement. Cela ne leur était pas utile

d'ailleurs. Il leur suffisait de se laisser porter et de se délecter des bienfaits qu'ils obtenaient en cultivant les essences.

Ces êtres ne ressemblaient pas à ceux des autres civilisations qu'ils avaient su joindre en prospectant les innombrables étoiles du cosmos. Là-bas, il y évoluait des systèmes belliqueux et destructeurs de vie qu'ils ne désirèrent pas fréquenter. Il y avait également des consciences merveilleuses qui comme eux, se comportaient idéalement et rendaient au centuple ce qu'ils recevaient en offrande. À l'opposé, il existait des entités, indéfinies et non vraies dans les mondes du commun qui, puisant leur opiniâtreté dans les enseignements des fourbes qui les entouraient, voulurent parasiter l'ordre et la paix. Tels des poulpes, ceux-là se confondaient dans le décor des relationnels. Rarement démasqués, ils savaient dissimuler leur retraite en éjectant les encres noires de la manipulation mentale en déjouant même les états de la conscience supérieure.

Aussi, nul ne saisit pourquoi, malgré toutes les tentatives pour sortir ce peuple des agitations qui ébranlaient leurs civilisations et leur éviter la chute totale, un jour, tout se mit à s'effondrer. La belle harmonie qui portait ces villes de lumière s'était dissoute. D'autres puissances non « puissantes », néanmoins plus virulentes, avaient pris le dessus et avaient ravagé le juste équilibre qui régnait. Certains dignitaires ont tout vu venir. Mais sur l'heure, ils n'avaient ni la force ni les moyens d'agir pour empêcher le désastre. Si bien qu'ils se sont retirés, ils se sont tus en attendant de pouvoir réactiver les structures qui étaient indispensables à la reconstruction de leur monde tel qu'il avait été conçu. Le temps qui s'écoula et qui se comptait en centaine d'années n'avait

pas suffi pour diluer complètement les marques néfastes qui avaient été gravées dans les ADN ; ces cryptages qui opposaient une valeur inverse à celles du Télamon.

Ainsi, fallut-il que l'espèce soit anéantie à tout jamais afin de pouvoir éliminer les égrégores des surconsciences. Juste le fait pour quelques anciens initiés, gardiens de l'histoire, de se remémorer, ne serait-ce que quelques bribes de ce tragique passé, leur faisait froid dans le dos.

Construite sur les ruines du premier monde, cette nouvelle civilisation de lumière avait scellé à jamais dans un plomb galactique, toutes leurs erreurs. Mais avant cela, avant de renaître, ils durent mettre à l'abri l'Âme de cette surconscience collective. Les sages cherchèrent partout et ne trouvèrent pas un seul endroit assez sûr. Jusqu'au jour où...

Il leur fallait suffisamment de place pour abriter la puissance cumulée du Télamon suprême. Ils pensèrent dans un premier temps aux grottes gigantesques d'Yliadès, mais même celles-là s'avèrent trop réduites et ont dû être abandonnées. Et puis, de toute manière, elles étaient destinées à être également détruites. Alors, l'idée vint de graver les valeurs des quatre Caryatides et de l'Atlante célestes et d'encoder le Télamon suprême sur la face cachée des ténèbres.

Là où vit Nathan est une ville merveilleuse. Les gens sont très minces et leur allure élancée est pareille à des ombres gracieuses. Leur stature et leurs tenues vestimentaires les font ressembler aux divinités qu'avaient connues les humains dans une très lointaine époque. Leurs cités, au bord de l'eau, ne sont plus ravagées par les flots, car cette nature est de nouveau à sa place. Le temps des grands bouleversements est achevé.

Nathan est un érudit, un des neuf héritiers de la sagesse. Son savoir est tel qu'il touche par sa simple pensée les extrémités de l'existence. Lui seul est en mesure de vous raconter ce qui s'est passé. Écoutez et vous comprendrez pourquoi ce monde merveilleux a péri pour renaître dans sa vraie condition. Si l'humain pouvait en faire autant !...

CHAPITRE I

L'heure était lourde. À cause de sa position au zénith, l'astre blanc non visible encore à cette heure de la journée inondait les vastes plaines de sa lumière aveuglante. L'air était si brûlant que toutes vies tentaient de se mettre à l'abri. Il faisait chaud, mais pas pour les peuples de la savane dont N'Gwa faisait partie. L'endroit où grandissait ce garçon était sans fin et lui offrait l'avantage de passer de nombreuses heures à arpenter les immenses étendues parsemées de collines qui entouraient son village, pour se rendre à l'école publique ou pour chasser des insectes. Ses escapades en plein air lui avaient damé le cuir. Ici, les sauterelles complétaient le repas des villageois lorsque la sécheresse ne permettait pas de cultiver la terre et que les proies plus importantes migraient vers des plaines où la nourriture était plus abondante. Avec d'autres jeunes de son âge, il aidait sa grand-mère ainsi que les vieux à protéger les maigres champs de maïs, tandis que les guerriers, plus solides, s'en allaient des jours de marche durant, dans l'espoir de rapporter une ou deux gazelles. À cause de cette vie au grand air, ses proches camarades le nommaient rhinocéros. Aussi sans nul doute, pour son mauvais caractère qui prenait souvent le dessus. Tous les longs jours qu'il avait passés à arpenter la savane

et les forêts avoisinantes avaient contribué à son enseignement. Le jour où il dut faire face aux rites que subissaient tous les garçons à l'âge de la puberté, le chef du village lui avait dit « Écoute les messages que transmettent les arbres lorsqu'ils s'élancent à l'assaut de la montagne, étudie chaque mot que véhicule l'herbe qui court dans la plaine. Regarde le lion qui prend ses instructions lorsqu'arrivent les grands troupeaux. Observe bien chacun de ces êtres. Tous ne prélèvent que ce qui est utile à leur vie. Et chacun respecte la vie des autres. Respecte tout cela toi aussi. Car tout est à sa place dans un équilibre parfait ». N'Gwa suivit ses conseils et chaque jour il s'en allait et il observait la nature. Les enseignements qui se projetaient à lui gravaient petit à petit sa conscience subtile. Comme s'ils voulurent que l'élu n'en gardât que la quintessence, les guides avaient posé autant de filtres pour éviter que celui-ci ne tombe dans les nombreux pièges que comportait son parcours initiatique. Mais la vie lui dicta qu'il est parfois nécessaire d'aller plus loin en bravant certaines difficultés pour pouvoir construire son avenir. De même pour lui, ce jour arriva. Il se dit alors qu'il se servirait de ce qu'il avait appris comme repères afin de ne pas sombrer dans les embuscades tendues de la facilité. Ce jour fut un grand jour pour lui et pour bien d'autres, car, même s'il n'en saisissait pas totalement la dimension, ce fut le début d'une véritable épopée.

Il s'en souvint comme s'il y était encore. Il avait quitté le groupe et il avançait à travers la savane. Le sol sableux et roux brûlait la plante de ses pieds nus. De là où il se trouvait, il ne voyait pas l'extrémité vaporeuse et lointaine de la plaine où logeait son village. Seule la masse sombre des acacias épars

lui indiquait la direction à prendre. Des nuées de criquets avaient tout envahi. Il y en avait tellement qu'il avait bien du mal à en attraper. Elles étaient partout. Se faisant assaillir par des centaines d'insectes, ses camarades avaient abandonné la chasse depuis un moment déjà. Ils avaient préféré rentrer pour se mettre à l'abri à l'intérieur des huttes et ils avaient laissé leur compagnon se débrouiller, car ils l'avaient perdu de vue. D'ailleurs, celui-ci n'entendait pas leurs appels. Le bruit que faisaient les sauterelles en se déplaçant couvrait leur voix. Ils ne l'aperçurent plus et ils se dirent que Bali arrivera bien à se sauver. Ils n'ont pas craint l'attaque des fauves. Ceux-là aussi évitaient de se faire assaillir.

Ce même jour, de retour à sa case tandis que la vague de criquets était passée, il vit que sa grand-mère l'attendait à l'intérieur. Elle semblait soucieuse lorsque, sans prononcer un seul mot, elle lui demanda de s'asseoir. N'Gwa comprit que quelque chose n'allait pas. Kouma ne se trouvait pas comme c'était toujours le cas, près des nappes où elle avait mis des grains à sécher. Elle ne se tenait pas non plus sur le pas de porte de leur hutte, la tête penchée en avant pour éviter de se cogner. N'Gwa découvrit sa grand-mère assise à l'intérieur sur la toile de fibres tressées. Il savait d'expérience que si elle se comportait de la sorte, quelque chose d'important la chagrinait. Kouma ne le regarda pas et, toujours sans lever ses yeux sombres, attendit qu'il se soit installé pour lui dire d'une voix lasse et remplie de dépit.

— Ton père viendra le mois prochain...

— Père ?

— C'est une très bonne nouvelle pour toi. Il vient te chercher pour t'emmener à la ville. Là-bas, tu vas pouvoir suivre

les études dont tu rêves depuis ta plus tendre enfance... Ici, tu ne pourras pas apprendre les grandes choses du monde.

— Mais !

— Ne t'en fais pas pour moi. Je peux encore me débrouiller et puis... il y a le village. Tu sais bien que personne ne me laissera sans protection.

— Justement ! Personne n'abandonne les siens dans notre communauté.

— Tu ne m'abandonnes pas Bali. C'est pour que tu deviennes grand... Et qui sait. Plus tard, tu auras la possibilité d'aider ton peuple... ton pays ! Tu vois que ce n'est pas pour rien.

— Ça me rend triste de devoir quitter les miens... pour si longtemps !

— Oh ! Comme le fleuve que tu aperçois au loin, le temps s'écoule et ne revient pas. En revanche, l'eau qui le compose s'évapore et renouvelle son cycle, enrichie, pour le nourrir de nouveau. Tu le constateras par toi-même. Il passe si vite. Et tu es cette eau.

— À mon retour... je te promets de te rapporter de belles choses de la ville.

— Bien mon garçon... Je vois que tu m'aimes toujours et ça me fait énormément plaisir.

N'Gwa était partagé à plus d'un titre. Il lui sembla tout d'un coup que le temps avait fait un bond en avant. Son rêve allait pouvoir se réaliser. C'est son père qui avait éveillé cela en lui. Souvent, lorsque ce dernier lui racontait les histoires de la vie, il lui arrivait de parler d'autres terres. Des destinations idéales au juste équilibre. Là où l'on ne connaît ni la faim ni le besoin. Des pays où des gens, même sans travailler,

gagnaient leur pain. Les royaumes des grands hommes. De ceux qui participaient, comme leur président le faisait, mais avec beaucoup plus de moyens encore, à la construction des fières civilisations. N’Gwa rêvait d’être grand lui aussi. Mais il se disait que c’était chose impossible, car il se trouvait bien trop loin et que ni lui ni son père n’avaient suffisamment d’argent pour payer de telles études. Alors, il se tut. Jusqu’à ce jour où tout redevint concevable. Seulement, il lui fallait quitter tout ce qu’il aimait. Son village, sa famille, les grands espaces où il avait l’habitude de roder et de débusquer les gibiers, son gros soleil rougissant à la tombée de la nuit. Il devait partir. « Même les jours suffocants vont me manquer », s’accorda-t-il à admettre. Ces jours où, rompu, il retrouvait la case de sa grand-mère après les longues marches entre l’école et la chasse dans la savane avoisinante. Il allait devoir laisser tout cela. Ça le rendait triste.

Les jours qui suivirent, N’Gwa oublia. Il avait préféré faire comme si de rien n’était en poursuivant ses habitudes, en s’acquittant de ses corvées, ou encore en pistant le gibier. Après quoi il s’amusait. Tous savaient. Mais aucun ne remuait l’équilibre fragile qui maintenait la communauté, comme par peur qu’elle s’ébranla. Depuis quelque temps en effet, le village se vidait et sa force s’épuisait à devoir chercher toujours plus loin, de quoi subvenir aux besoins. Celui-ci se composait alors d’une cinquantaine de huttes, grandes et petites. L’abondance des récoltes que produisaient jadis les champs cultivés avec passion entre chants et rires était telle que les échanges pouvaient se faire entre tribus voisines. Ils étaient trois cents. Mais parfois, ils étaient six cents au moins à se mettre autour des larges cœurs centraux pour s’offrir

mutuellement les fruits de leurs efforts et les fêtes venaient immanquablement égayer ces moments d'osmose. Les années fastes avaient passé et l'exubérance avait laissé place à la poussière et à l'espoir de voir revenir cette époque bénie des Dieux et des hommes. La vie était simple, faite de respect et de partage. Ces temps-là étaient très loin à présent. Mais les anciens disaient que le chemin emprunté par N'Gwa, Kouma, Djal et tous les autres, était nécessaire pour que se réalisent les prédictions. Une longue route devait commencer afin que soient retrouvées les vérités.

Puis vint le jour. Assis sur le sommet d'une dune recouverte de maigres graminées, N'Gwa guettait. Parfois détachée de l'horizon, l'orée squelettique se démarquait ici et là sur quelques acacias déshérités. Puis un beau matin, il l'aurait reconnu entre mille à cause de sa démarche élancée. Il l'aperçut tout au loin. C'était bien lui. Djal, celui qui aurait dû être le chef de tribu, était de retour. Il avait gardé son allure svelte malgré les habitudes nouvelles dues à la mondialité copiées des milieux qu'il dut côtoyer afin d'assurer l'avenir des siens. Le jeune garçon se leva. Sous l'œil distant de Kouma, il s'avança d'un pas hésitant d'abord. Après quoi il se mit à courir vers celui qu'il considérait comme le plus grand de tous les hommes. C'était bien lui qui arrivait dans une cadence soutenue et fière.

Douze années avaient passé. Il en avait vingt-quatre. Les espaces qu'il fréquentait chaque jour avaient changé. Certains disaient que c'était mieux ainsi. Seulement, force lui était de constater que les constructions nouvelles qu'il avait vues prendre place années après année le long des pistes sableuses

s'effilochaient à cause de certaines dérives que les dirigeants avaient de plus en plus de mal à maîtriser. Il se trouvait bien loin des siens et il avait terminé brillamment ses études supérieures. En attendant de pouvoir se lancer davantage, il avait quelques autres tâches à accomplir. Il dut passer par ces obligations-là afin d'amasser suffisamment d'argent pour couvrir les dépenses qu'allait engendrer son parcours naissant. Il avait su, dès son départ du village, que le jour viendrait où il s'élancerait plus en avant. Beaucoup de chemin avait été fait depuis. N'Gwa ne l'ignorait pas. Cependant, le plus long restait à faire. C'est ce que lui disait constamment son nouvel entourage. Ceux-là n'arrêtaient pas de lui marteler que le temps serait trop court pour lui permettre de réaliser convenablement tous les projets qu'il avait en tête. Mais pour N'Gwa, les choses n'avaient pas la même signification. Le temps n'existait pas vraiment. Le plus important était de pouvoir mener à bien les événements que la vie placerait sur son chemin, telle une leçon qu'il apprendrait quotidiennement, comme une partie qu'il découvrirait seconde après seconde.

Pour l'heure, N'Gwa considérait réellement le travail qu'il avait à accomplir chaque jour comme un jeu. Il devait repérer et compter les girafes. Au-delà du fait que ça l'amusait, il était conscient que chaque mouvement, chaque respiration de la nature étaient porteurs d'un enseignement. Après avoir dénombré les animaux, il devait remettre les résultats de ses observations à Georges, le responsable de son équipe.

Georges Benson n'était pas originaire de cette contrée. C'était un homme d'une cinquantaine d'années qui, au gré de ses aventures, avait littéralement parcouru tous les continents. Il connaissait bien la savane du nord et du sud. Celle-ci